

Jeudi 3 et samedi 5 octobre 2019

MEMOIRES D'UNE CUILLER A SOUPE

IRENE

Depuis ma naissance dans une usine française au début du vingtième siècle

(avant la mondialisation) je me suis immédiatement trouvée rangée et confinée avec mes semblables dans un boîtier compartimenté.

Six fourchettes, six couteaux, six cuillères à soupe, six cuillères à café : nous étions serrés comme des sardines et étouffions sous cet horrible couvercle.

Ce calvaire dura au moins six mois jusqu'à la vente de cet objet de malheur.

Notre libérateur ? Un jeune couple ayant reçu en cadeau de mariage ce que l'on appelait alors une ménagère.

Et là notre vie a changé du tout au tout. Chaque dimanche nous paradions confortablement installés sur une magnifique nappe brodée à la main par la grand-mère de Madame.

Pour ma part j'ai vite pris conscience que mon créateur m'avait dotée de pouvoirs magiques. Aussi, lorsque la tête d'un invité me déplaisait je me transformais en cuillère baveuse.

C'était mal je l'avoue mais j'étais jeune à l'époque !

DOMINIQUE

Il y a une semaine à peine je suis sortie d'une usine. Les ouvrières m'avaient rangée dans une belle boîte en bois léger tapissée d'un tissu noir et je me trouvais maintenant posée sur une table après être passée par une boutique plutôt chic.

Avec mes onze autres copines nous étions allongées notre côté creux tourné vers la gauche. A côté de nous il y avait nos petites sœurs leur côté creux tourné vers la droite.

Au-dessus de nous bien sûr les fourchettes et les couteaux, plus larges et longs que nous et toujours aussi prétentieux. Sans doute un designer

qui avait voulu se démarquer des formes habituelles.

En prêtant l'oreille j'entends dire que nous sommes le cadeau collectif d'un anniversaire. On doit être belles et beaux pour être un cadeau «collectif ». Le temps passe, des rires fusent à gauche à droite mais je suis toujours enfermée dans ma boîte. Moi aussi je veux vivre, être regardée, admirée, utilisée.

Tout à coup la boîte, ma boîte est soulevée et un « bon anniversaire » est entonné . Le couvercle est retiré, chacun s'exclame oh quelle belle fourchette, quel beau couteau, puis le passe à son voisin. Je tremble d'impatience et un doute me prend : vont-ils m'admirer ? Je suis prise, je perçois une hésitation, ils ne savent pas me qualifier : suis-je une cuillère à soupe ou à dessert ? Le designer ne leur a rien dit c'est sûr, mais je suis les deux à la fois et fière de l'être. Ils comprennent enfin et trouvent l'idée originale. Mon allure leur plaît, je deviens le thème de leur conversation, je suis ravie et comblée.

Chaque jour mes nouveaux « parents » vont m'utiliser. Ils fêtent leurs quatre-vingts ans et voulaient des beaux couverts pour ensoleiller leur quotidien.

NINA 1

Oh ! J'en ai assez d'être cantonnée à la soupe, je rêve de sauces exotiques, de purées onctueuses. Et puis pourquoi est ce que je suis en argent ? Je noircis, beurk ! Alors il faut me froter avec un produit qui pue. Dans le tiroir où je repose, il y a toute sorte de choses et j'ai repéré un couteau au manche en corne à la lame dentelée, hum ! J'en frissonne, mais je crois bien hélas qu'il en pince pour une fourchette à steak longue et élancée, alors que moi ronde comme je suis, je ne l'attire pas. Je voudrais changer de tiroir, pour pouvoir faire d'autres rencontres et peut-être qu'un jour de banquet, je me trouverais égarée et je repartirais vers une nouvelle vie.

NINA 2

Je suis une cuillère de cantine, qu'est ce que je m'amuse ! ... enfin pas toujours, tout dépend de l'enfant qui me tient : entre les gourmands qui me vident rapidement, les espiègles qui me prennent pour une catapulte, les chipoteurs qui me suçotent, je n'ai pas le temps de m'ennuyer.

BRIGITTE B.

Dans le tiroir de la cuisine, je cohabite avec mes sœurs, des amies. Nous sommes identiques, issues d'une même lignée de métal argenté patiné.

Parfois certaines sortent apporter des aides aux humains dans le domaine de l'alimentation. Durant le temps d'un repas, je deviens ainsi assistante de bienséance car mon humain ne sait plus manger avec les mains surtout quand il n'est pas seul.

Les missions achevées, avec mes proches, nettoyées et séchées, je retrouve notre havre de tranquillité du casier douillet dans le tiroir. Bien sûr je raconte aux amis demeurés à l'intérieur les aventures de l'extérieur.

Un jour, un étranger d'aspect lumineux, un argentin dira-t-il, s'installera parmi nous.

J'en suis intriguée et curieuse d'en savoir plus sur cette cuillère différente. Je m'approche et lui explique le tiroir, je lui présente les habitants des divers casiers : couteaux, fourchettes et les cuillères. Je lui raconte nos habitudes et fonctions. Je tais les conflits et jalousies des uns et des autres, il le constatera de lui-même ultérieurement

Il me raconte qu'il est argentin, issu d'une haute lignée et sa présence ici est la conséquence d'un échange.

Tandis qu'il parle je remarque, oh ! étrangeté mon reflet dans le dos du cuilleron. Je me trouve mignonne et de bel aspect. J'en suis fascinée et attirée. Un charme semble s'opérer, je crois que je tombe amoureuse du bel argentin. Ce dernier me remercie de mon accueil, et de l'avoir aidé à s'intégrer dans le tiroir. Je suis attirée par le son métal de sa voix.

Selon les besoins des humains, je suis d'astreinte ce jour et je me surprends à penser au bel objet en métal et à cet amour naissant.

Quand mon bel argentin quitte le tiroir, je me surprends à m'inquiéter. Je me demande s'il saura affronter et supporter l'épreuve du lave-vaisselle et les assauts brûlants des jets d'eau ou les vibrations insupportables lors de l'essorage et qui amènent les cuillères et fourchettes à nous froter les uns aux autres.

Un soir après une journée de repos, je constate que mon bel ami n'est pas rentré, son absence me dérange : où est-il, que fait-il ? Sans doute sa mission se prolonge-t-elle ou aura-t-il été oublié ???

Je m'inquiète, mon manche raide m'empêche tout mouvement pour sortir de ce lieu et partir à la recherche de mon nouvel ami.

Des larmes glissent sur le métal de mon cuilleron, mon aspect devient terne et sombre, je perçois un manque.

Les jours passent, mes amis et moi sommes oubliés. Les habitants de la maison ont quitté la demeure.

Mon bel amour a sans doute été emporté par les humains pour une autre destination.

Dans ce tiroir sans lumière, j'oublie cet ami d'un temps, je sombre, je m'assoupis, j'hiberne.

BEATRICE M.

Je suis une belle et élégante cuillère en argent. Aujourd'hui comme tous les jours depuis près de vingt ans, chaque repas nous réunit. Je me souviens de notre première rencontre. Ce petit garçon était assis dans sa chaise haute et il hurlait pour m'arracher à la main de sa mère, et son père disait :

- laisse-le ! il faut qu'il apprenne à manger seul.

Alors je me suis retrouvée dans sa petite main, j'étais pleine de purée, il m'a balancé sur le sol carrelé de la cuisine et il riait de bonheur. Je ne pouvais rien dire, je ne maîtrise pas les mots de ces gens. Si j'avais pu parler j'aurais voulu leur dire « laissez cet enfant découvrir les plaisirs de son jeu, si petit et déjà rebelle, fort caractère et je lui prédis un destin étonnant ». Mais les parents ont sévi, ils m'ont déposée dans l'évier, ils m'ont lavée et ils m'ont rangée dans le placard. J'étais dans le noir, j'avais peur, j'ai la phobie du noir, j'attendais le prochain repas.

Les années ont passé, mais j'ai gardé dans ma mémoire, le bouleversement émotionnel de cette soirée qui a uni pour toujours une cuillère et un petit garçon.

JACQUELINE H.

Ce matin de juin, je ne me sentais pas bien. J'avais mal dormi, coincée dans un carton. Enveloppée dans du papier journal, j'avais transpiré toute la nuit. Faut dire que la veille, ma propriétaire m'avait manipulée dans tous les sens. Je me doutais bien qu'elle ne m'appréciait plus tellement. Ma couleur grise et mon teint mat, mon poids, ma forme ne lui convenaient plus. C'est vrai que j'avais de la concurrence avec les nouveaux modèles colorés et épurés. Je sentais que ma vie allait prendre une toute autre direction.

En effet, ce samedi, je me retrouvais exposée nue sur une planche de bois. Pas même un petit coussin sous mon cuilleron. J'étais là, à la vue de tout le monde, fragile. Et le défilé a commencé. Des dizaines de mains m'ont saisie, soupesée, retournée, caressée, tapotée. Tout mon pedigree y est passé : d'où venais-je, avais-je été poinçonnée ? C'est vrai qu'avec le temps et l'usage, mon « vaccin » s'était un peu estompé. Et puis, en fin de

matinée, je fus saisie par une main, quelle douceur ! Elle me caressait, me retournait précautionneusement. Je sentais son regard bienveillant. Je me retrouvai au fond de son sac, délicatement enveloppée dans du papier de soie. Je ne me souvenais plus d'un tel nid d'amour et de chaleur. Mon écrin de velours rouge dans lequel j'étais née avait disparu peu de temps après ma venue au monde. Le soir même, je fus déposée précieusement dans une vitrine après un délicat nettoyage. Des miroirs reflétaient mon anatomie. Je ne fus plus jamais saisie, juste regardée, admirée. Je me reposais et appréciais cette tranquillité après des années de bons et loyaux services. (

CHRISTIANE D.

J'étais fort séduisante au temps de ma splendeur, mon acier reluisait et je jetais des éclats à la lumière des lustres de la salle à manger. J'étais heureuse.

J'avais pour amant un beau couteau. Il était fin, élancé, tranchant, mais aussi tendre et plein d'attentions. Il avait un manche de nacre, ce n'était pas un couteau ordinaire, c'était un couteau à découper et j'étais fière de lui. Nous nous rencontrions dans le lave vaisselle et dans cette ambiance chaude et humide nous nous aimions ardemment.

Un jour je partis à un repas chez Jacqueline, de l'atelier d'écriture, et je fus échangée par mon étourdie de propriétaire avec une autre cuillère, pourtant plus terne que moi, et dirigée dans un tiroir à couverts qui n'était pas le mien ! J'y restai de longs jours, parmi des consœurs qui ne m'adressaient pas la parole. Un jour je fus emmenée à la plage, soi disant pour retrouver ma propriétaire, puis à l'atelier d'écriture où elle devait venir me chercher...

Mais tout cela m'a bouleversée, j'en ai perdu le goût de la soupe, et le souvenir de mon bel amant me perturbait. Que faisait-il ? N'avait-il pas profité de mon absence pour séduire la perfide fourchette contre laquelle j'avais une dent ? J'avais bien vu, quand nous étions ensemble, les œillades qu'elle lançait à mon cher couteau. Bref j'étais au bord de la dépression et un soir j'avalai subrepticement l'anti dépresseur qui traînait sur la table de nuit où l'on m'avait oubliée.

Depuis je ne peux m'empêcher de rêver au réveille matin qui me tient compagnie sur cette table, il est beau, j'accours quand il me sonne !! Pourquoi ne pas refaire ma vie avec lui ???

MARTINE R. : Mes copines

J'ai vécu dans un tiroir de la cuisine, dans le range-couverts de mes propriétaires. On y rencontrait de drôles de spécimens : des couteaux aiguisés, qui voulaient faire la loi, des fourchettes aux dents acérées qui prétendaient être indispensables, et nous, les cuillers, dans deux compartiments : un de petite taille pour les cuillers à café et un autre de taille normale pour les cuillers à soupe.

Au départ, nous étions toutes semblables, mais au fil des années sont venues s'ajouter des exemplaires uniques.

Argent, très précieuse, toujours outrée de se retrouver parmi nous, et non dans l'écrin de velours rouge de la ménagère...

Mémère, venue d'on ne sait où, avec des coquilles sur son manche, des creux et des bosses partout, prouvant son âge respectable, mais toujours prête à rendre service...

Plastique, rescapée d'un pique-nique familial, dont on ne se servait guère, mais que l'on ne jetait pas... Elle ne rêvait que de déjeuners sur l'herbe et voyages en tout genre...

Avant-garde, d'une forme extraordinaire, arrondie, certes, mais très différente de nous toutes avec un manche noir, brillant, très étroit... Elle était arrivée lors d'un repas de fin d'année et était restée...

Que des bonnes copines pour moi !

ALAIN

Comment j'en suis arrivée là?

Je n'en sais rien ! Je pensais être utilisée pour déguster une merveilleuse soupe aux choux ou un délicieux velouté aux légumes, et là, je me retrouve sur la table du restaurant japonais dénommé " Arigato Gozaimasu " de la rue Lepic à Paris.

En fait, ici, je n'ai qu'une fonction subalterne : le rôle principal est tenu par deux baguettes en bambou manipulées plus ou moins adroitement par des clients européens malhabiles, mais qui deviennent magiques dans les mains de touristes asiatiques de passage.

Dans ce cadre où trônent en bonne place des reproductions d' Hokusai, célèbre peintre nippon, je suis utilisée pour manger une soupe miso ou pour avaler le bouillon accompagnant des ramens ou des udon.

Un jour, je me suis retrouvée dans la poche d'un client mal attentionné ou collectionneur...

Peux-être servirai-je un jour pour une autre gastronomie ou je serai déposé sur l'étal d'une brocante de la région, achetée par un badaud amateur de cuisine japonaise...

MARIE-LAURE 1

Après des années de bons et loyaux services, me voilà en maison de retraite quatre couverts, avec chambre individuelle : une boîte à chaussure tapissée de papier de soie. Tous les matins j'ai kiné : un forgeron qui tente de redresser mon manche tordu en me tapotant gentiment au chaud, j'aime bien... L'après-midi, on a des animations : c'est moi la meilleure pour verser le sirop dans les bouches, touiller la bouillie ou servir à l'assiette. Je suis la chouchoute de l'animateur ! Mais les moments que je préfère sont les nuits où je fais le mur et où je retrouve les copains de la ménagère d'en face pour danser le tango avec les couteaux !

MARIE-LAURE 2

Le jour où je l'ai vu pour la première fois, c'était dans la cuisine du restaurant. Les copines boudaient, la tête en bas dans le pot à couverts parce que j'avais été choisie pour servir la sauce alors qu'elles allaient se contenter de touiller la purée... Il brillait entre les mains du chef qui le frottait vigoureusement sur la pierre à affuter. Son manche galbé en ébène veiné de brun, sa lame élégante et fine m'ont fait craquer : je me suis évanouie dans la saucière. Le chef m'a ranimée sans précautions en me plongeant dans l'eau chaude pendant que les copines se trémoussaient déjà pour me remplacer... Perdue au milieu des glous glous dans l'eau mousseuse, j'ai senti soudain un métal tranchant me frôler avec douceur... C'était lui ! Nous avons vécu là des moments merveilleux, juste le temps d'une vaisselle. Je ne l'ai jamais oublié !

CHRISTIANE B.

J'ai 86 ans et je sers toujours la petite fille qui m'a reçue pour son baptême. Je n'imaginai pas ce que serait ma vie alors que je partageais, avec ma très chère amie la fourchette, un ravissant écrin de cuir doublé de satin blanc.

Toutes deux en argent, finement décorées de guirlandes de petites roses avec le prénom de l'enfant gravé sur le manche, nous avions fière allure.

Je n'ai jamais quitté ma propriétaire, elle m'emmenait partout sans doute comme lien avec son pays car elle a beaucoup voyagé.

Dans les premières années ma capacité de cuillère à soupe suffisait à un enfant, mais en grandissant je suis devenue cuillère à entremet. Peu importe tant que l'on est utilisé.

Tous les ans, à l'automne je reprends du service car celle qui est une grand'mère maintenant m'utilise à nouveau comme cuillère à soupe.

JANINE

Lorsque je suis arrivée chez ce couple de jeunes mariés, je faisais partie d'une « ménagère » : quel titre ronflant pour une série d'ustensiles en métal, même pas précieux, coincés dans une boîte ! Mais bon, ils avaient l'air ravis. Il faut dire qu'ils n'avaient pas beaucoup de sous mais ils s'aimaient et semblaient tellement heureux !

Du coup, de la soupe, ils en mangeaient ! Tous les soirs et je n'avais pas beaucoup de repos. Ah, j'en ai connu des parfums : poireaux-pommes de terre, citrouille, tomates vermicelle, cube Maggi les fins de mois difficiles !! Chaque soir, j'avais le droit au nettoyage à la main : savonnage, rinçage, essuyage, ah, on prenait bien soin de moi !

Le temps passant, leur situation s'est améliorée et je fus de moins en moins occupée. Quand, par hasard, je sortais de mon range couvert, c'est le lave-vaisselle qui s'occupait de me décaper, et les violents jets d'eau bouillante ont remplacé les mains délicates de mes propriétaires. Puis on m'oublia ; j'avais été remplacée par un produit plus moderne, plus chic ! Un jour, le jeune couple décida d'emménager dans leur nouvelle demeure et de se débarrasser des, je cite, « vieilleries ». C'est ainsi que je me suis retrouvée, un matin d'été, à la foire à tout du village, pour j'espère une nouvelle vie. (Janine)

BEATRICE

Je me souviens,
Des coups que j'ai reçus à l'arrivée d'un nouvel enfant dans la famille.
Dès 6 mois, l'enfant me prenait par mon long manche et tapait sur la table.
Je vous assure qu'il n'y allait pas avec le « dos de la cuillère ».
J'étais son premier jouet. J'ai aussi subi des chutes répétitives sous les cris hilares du bébé.

Je me souviens
D'un goûter d'anniversaire, où mes copines et moi avions servi pour une course où on nous avait placé un œuf dans notre cuilleron (oui, c'est le nom qu'on donne à notre partie creuse et concave). Ce jour-là, grâce à ma forme évasée et avantageuse, j'ai fait gagner l'enfant qui tenait mon manche bien serré dans ses dents, l'œuf n'est pas tombé.

Je me souviens
Comment je me suis ennuyée pendant une période qui m'a paru interminable, recluse dans un tiroir, au seul motif qu'on ne mangeait plus

de soupe.

Je me souviens

De mon déménagement quand l'un des garçons de la famille m'a emmenée avec mes sœurs. Quel chamboulement ! Nous étions habituées à être bichonnées, lavées à l'eau tiède, légèrement savonneuse, essuyées avec un torchon doux. Subitement, nous avons dû nous habituer aux jets brûlants du lave-vaisselle, à côtoyer des inconnus, couteaux, fourchettes. Et puis le comble, il a fallu nous habituer à rester sales pendant des jours, oubliées dans ces satanées cages en plastique.

Je me souviens

Avoir participé à un meeting, pour la reconnaissance de nos droits, nous les cuillères à soupe, depuis que notre famille de bobos parisiens avait décrété d'utiliser des cuillères à entremet, moins grandes et plus maniables. Et oui, pas simple la vie d'une cuillère...à soupe.

NADINE

J'étais une cuiller à soupe : la peau en métal argenté, la taille fine et le dos joliment sculpté d'une coquille. Belle quoi ! Je devais plaire à l'une de ces passants collectionneurs de cuillers anciennes.

On m'a lancée sans aucune précaution dans un petit bac où se trouvaient non pas des soeurs mais des copines (semblables puisque c'étaient des copines mais différentes comme toutes les copines). Cuillers biens sûr, mais l'une en étain, mate, grisonnante, qui tenait à peine debout, une autre, légère, en aluminium sans doute, d'autres en inox, rutilantes, accompagnées de leurs conjoints et de leurs petits, mais très ordinaires. Je me trouvais la plus belle...

Car l'argent est tout de même un métal précieux... En plus j'avais une coquille, signe de raffinement qui attire les gens de bon goût.

Nous attendions notre tour, sagement, tandis que des passants nous soulevaient, nous tripotaient, nous caressaient aussi, nous reniflaient à tour de rôle, puis, d'un air déçu, nous replaçaient sagement dans notre demeure d'une seule journée.

Le soir, hélas, nous avons toutes regagné la boîte à fourre-tout de la cave...

PHILIPPE

Je suis né voilà bien longtemps. Mon père fréquentait le lycée Malherbe à Caen. C'était un mauvais élève. Pendant les cours, il dessinait des couteaux, des fourchettes, des cuillers ... et ses professeurs lui disaient sur ce ton quelque peu méprisant « Guy Degrenne, est-ce ainsi que vous croyez réussir dans la vie ? » Plus tard, il s'installa à Vire, embaucha tout un

tas de gens qui se mirent à nous dessiner, fondre, meuler, polir, jusqu'à notre forme parfaite. Nous étions très nombreux, j'avais beaucoup de frères et sœurs. A l'époque, le Bon Coin n'existait pas et les gens venaient de loin, nous chercher au magasin d'usine. Mais le nec plus ultra était celles et ceux dont c'était le premier amour, et qui venaient nous admirer pour choisir celles qui auraient la chance de rentrer dans leur famille, à l'occasion de leur mariage. Nous rivalisions de grâce et d'élégance pour être les heureuses élues. Un jour, je vis les yeux brillants d'Irène qui m'observaient dans la vitrine. Et ce fut le coup de foudre ! C'est ainsi que commença ma vie de famille.